

Mémoire et Histoire : A la recherche d'un Homme

*“Il faut compenser l'absence par le souvenir.
La mémoire est le miroir où nous regardons les absents...”*

Nous n'avons pas connu notre père. Il était présent dans la parole de ceux qui nous entouraient, par son nom inscrit sur des places, des rues, des écoles, des stades, par sa tombe et son monument à Cahors, dans les quelques photos qui nous restaient et qui dataient presque toutes de la Résistance et surtout par le culte que lui vouaient au-delà de la mort ses premiers maquisards. Ils nous ont tant aimés ; leurs bras étaient les siens ; en nous ils embrassaient “Philippe”. Dès nos premières années nous devenions ainsi prisonniers d'un mythe : notre père était un héros, un demi-Dieu sans faille, référence et modèle inaccessible.

Dans nos chambres d'enfants, il y avait le même portrait de lui et il y avait son regard : direct, exigeant, magnifique. Il nous a fascinés, hantés, motivés : il nous fallait “servir”. Nous portions en nous, chacun, une image de lui. Elle était différente. Au nom de cette image et de notre fidélité nous avons choisi des chemins différents. Et puis un jour nous nous sommes retrouvés : nous étions enfin des adultes. Nous ne voulions plus d'un mythe et pour rester fidèles, il fallait rechercher la Vérité : celle de cet homme, notre père, de son itinéraire et de son destin.

Inévitablement, nous avons rencontré l'Histoire. Et d'abord ses acteurs : ceux que nous connaissions, ceux que nous avons recherchés et trouvés et ceux qui sont venus vers nous. Nous avons dû nous battre avec la Mémoire des autres : celle “du cœur”, celle des faussaires, celle des récupérateurs et celle des... “idéologues”.

Nous avons dû regrouper les récits, les confronter et parfois même confronter les hommes. Il a fallu ensuite retourner aux écrits. C'était obligatoire. L'“Histoire” de “Philippe” s'inscrivait dans l'Histoire tout court : celle de la Résistance du Lot, du Sud-Ouest et de la France. Nous avons fait des recherches à Londres et, le plus difficile, nous sommes allés rencontrer en Allemagne ceux qui ont tiré sur “Philippe” à Bourgneuf.

Au cours de notre enquête, nous avons mesuré combien un mythe rassurant peut duper et combien sa perpétuation sert à masquer les conflits et les enjeux réels de l'Histoire. Nous avons été confrontés à une réalité pour nous insupportable : Jean-Jacques Chapou, le créateur et l'animateur des Maquis du Lot, le Capitaine “Philippe”, le Commandant “Kleber” est mort à Bourgneuf (Creuse) seul, séparé des siens... ce n'était pas l'image que nous nourrissions en nous. Ce n'était plus que celle du “Héros” qui tombe à la tête des siens et porté par les siens, mais celle d'un homme affrontant la mort en solitaire qui, pour être certain de ne pas être pris vivant par les ennemis qui l'attendaient, s'est tiré sa dernière balle à la tempe... Le miroir s'était brisé et le mythe avait volé en éclats. Nous avions mal à notre mémoire : “Philippe” était bien un Héros, mais pas celui que la mémoire des autres avaient forgé en nous.

A ce Héros-là, nous tenons à rester fidèles. Nous n'avons qu'un devoir : éclaircir le mystère de cette solitude et de cette fin absurde. S'il est vrai - comme tant d'anciens maquisards nous l'ont répété, tant de fois au fil de tant d'années - que “Philippe” n'aurait jamais dû quitter le Lot, pourquoi donc l'avait-il quitté ce Lot ? Poussé par qui ? Poussé par quoi ? Pourquoi est-il allé mourir là-bas, dans ce Bourgneuf où personne ne le connaissait, où personne ne l'attendait. En ce jour qui glorifie la libération de Cahors, nous ne pouvons nous empêcher de penser avec colère que ce n'est pas la seule “fatalité” qui a empêché notre père de rentrer dans sa ville enfin libre, avec les siens comme il l'avait tant souhaité et comme il le méritait. Nous avons des réponses. Nous en cherchons encore. Un jour, nous livrerons notre part de Vérité à la Mémoire Collective. Merci Cahors, notre ville natale, de nous permettre de faire ce serment.

CAHORS, le 17 juillet 1994

Françoise CHAPOU
Pierre-Franz CHAPOU

Les femmes dans la Résistance

*Dans ce document nous
avons voulu rappeler
le rôle essentiel joué
par les femmes
dans la Résistance.
Beaucoup d'entre elles
s'avèrent des éléments
décisifs dans l'accomplissement
des tâches
les plus difficiles :
liaisons périlleuses,
transport des premières
armes, ravitaillement,
distribution de secours
aux familles de camarades
qui connaissent des
situations plus que précaires.*

Les mères, les épouses, les compagnes, les fiancées des Résistants engagés dans le combat clandestin firent preuve d'un grand courage et d'un patriotisme exemplaire.

Non seulement elles acceptaient pour l'être cher qu'il s'expose dangereusement, elles lui remontaient le moral, l'encourageaient à poursuivre le combat. Elles s'employaient à ce que son absence ait le moins de conséquences douloureuses sur la vie de la famille, des enfants et des vieux parents. Elles donnèrent d'admirables exemples de courage tranquille.

A Livernon, Rosalie Latapie nourrissait les maquisards qui se présentaient à toute heure du jour et de la nuit. Avec les siens, jour après jour, elle ne vivait que pour la Résistance. Elle était l'âme même de ce combat. Comme a pu l'écrire Fernand Dupuy, “Daniel”, dans la clandestinité, qui impulsa et organisa l'action des Patriotes lotois : “Pour moi et pour bien d'autres, elle

fut la “Mère, une “Mère” admirable”. A Latronquière, M^{me} Ricros, une frêle aubergiste au cœur généreux et au courage exceptionnel, servit des repas aux F.T.P. du secteur, sans se soucier de savoir si elle serait payée un jour. Sa silhouette ne disparaîtra jamais du souvenir de beaucoup d'entre nous.

A Gorse, M^{me} Colombier, à Terrou M^{me} Prunet et encore à Latronquière, M^{me} Ric ne lésinèrent pas sur les repas servis aux maquisards, malgré tous les risques encourus ; de même que M^{me} Lagarrigue à Marcilhac.

A Aynac, Germaine Thamié en faisait autant, malgré le passage fréquent des occupants sur la 140, devant la porte de son restaurant.

Et à Assier, le restaurant de M^{me} Pradelle était ouvert aux maquisards qui la connaissaient bien.

A Arcambal, M^{me} Jouve et à Cahors, M^{me} Albarel et M^{me} Larrive pour avoir, l'une et l'autre, apporté leur soutien à la Résistance furent déportées.

D'autres femmes n'hésitèrent pas à aider de dangereuse façon, le maquis, allant jusqu'à les installer à même les dépendances de leur ferme, comme M^{me} Joutet, sa fille et son mari, à Gabaudet dramatiquement éprouvé par la suite.

Au moment même où Annie Désirat, patriote admirable vient de nous quitter, qu'il nous soit permis de rappeler qu'elle fit, du Château de S' Laurent les Tours, un point de ralliement des F.T.P.F. du secteur. Comtesse de Coheix, elle les aida à y installer “Radio Quercy”, un poste clandestin de la Résistance.

C'était le capitaine Maillet, ancien commandant d'escadrille de la base de Balma à Toulouse, qui dirigeait l'équipe de transmission, composée de Gardes (Pierre), Lafargue (Mataff), Zisman

Lucien (Suffren), de l'aspirant Simonet (Mimile), de Lacombe (Maurice) tombé en mission le 3 août 1944, tout comme Baland (Ferdinand).

Annie de Coheix a écrit quelques temps après : “Les F.T.P.F., j'ai appris à les connaître, à les aimer et cela a été pour moi un grand honneur, une grande joie de les aider, de les servir... Ils m'ont ouvert les yeux, montré la bonne route avec la lumière au bout”. Avec son époux Charles Désirat, restés fidèles à l'esprit de la Résistance, ils ont gagné l'estime affectueuse de leurs camarades de combat et d'espérance de tout le Quercy”.

Une mention spéciale doit être réservée aux agents de liaison, à ces jeunes filles et à ces femmes qui, bravant tous les dangers se dévouèrent pour accomplir leur périlleuse mission :

Fernande Fouché, l'intrépide “Foufou” parcourant tout le Lot à bicyclette, Marcelle Drulhes et Paulette Gratias à Saint-Céré, Blanche Delmas et Simone Mouly à Figeac, Ginette Laval à Souillac, Mesdames Pierrette Brocas, Hélène Besse, Philippon, Rouvière, Claude Collignon et Yvonne Cassan à Cahors, M^{me} Brouel à Cazals, Mimi Lasfargues à Labastide-Murat et bien d'autres qu'il est impossible d'oublier, comme Simone Abraham et la compagne de René Gausserand.

Comment ne pas évoquer le geste émouvant de Josette Nouel, la soeur de Nanou, venant rejoindre le maquis, quelques jours après la mort de son frère, à La Maynardie.

Nous avons estimé indispensable de vous livrer les témoignages recueillis, auprès de quelques-unes d'entre elles, avec quelques difficultés, car elles restent toujours aussi modestes.

Laissons leur parole...